# Théâtre Français. *Les Femmes savantes*.

Bien des gens ne pardonnent *Les Femmes savantes* à Molière qu'en faveur du *Tartuffe*. La satire des faux dévots ne blesse personne et plaît à tout le monde ; mais la satire des faux savants offense et scandalise tous les charlatans littéraires, tous les jongleurs scientifiques. Les représentations de cette impertinente pièce sont presque désertes : on craindrait, en y assistant, de paraître fauteur de l'ignorance et de la barbarie ; les acteurs même qui se respectent ne prendraient un rôle qu'avec répugnance dans ce chef-d’œuvre de Molière. Le comique en est réputé d'un mauvais ton ; la plaisanterie vieille et triviale ; tout y est misérable, grossier et bourgeois. Assurément un pareil ouvrage, s'il paraissait aujourd'hui, serait berné et sifflé depuis la première scène jusqu'à la dernière.

Les écrivains du dix-huitième siècle, les plus distingués par leurs lumières, en rendant justice au génie comique de Molière, ont pensé presque généralement qu’il en avait fait un mauvais emploi dans *Les Femmes savantes*, M. Thomas, homme honnête et fort instruit, ayant jugé à propos de composer une espèce de panégyrique des femmes, devait sans doute, en preux chevalier, soutenir contre Molière, non pas la beauté, mais l’esprit, l’érudition, les talents de ces dames ; il s’est acquitté de ce devoir avec toute la politesse et les égards qu’exigeait un adversaire tel que Molière ; et, s’il n’est pas sorti vainqueur du combat, il a du moins fait preuve de beaucoup d’habileté et d’adresse, si l’on peut donner le nom d’adresse et d’habileté à la mauvaise foi ou à l’esprit sophistique qui dénature une question.

M. Thomas, aveuglé par ses préjugés (car ceux qui se prétendent sages en ont souvent plus que les autres), M. Thomas, répandu dans la société de quelques femmes beaux esprits, n’a pas vu ou n’a pas voulu voir que Molière n’a point *décrié les connaissances dans les femmes*, mais qu’il s’est moqué de leur engouement pour certaines sciences curieuses et frivoles qui ne servent qu’à inspirer aux femmes un orgueil extravagant et un très grand dégoût pour les devoirs de leur sexe. *Molière*, dit-il, *mit la folie à la place de la raison ; il trouva l’effet théâtral plus que la vérité.* C’est déjà médire un peu du théâtre, que de supposer qu’on puisse y réussir par *la folie*, et que *l’effet théâtral* puisse être en contradiction avec *la vérité* ; mais le zèle de M. Thomas pour les femmes ne lui permet pas de songer en ce moment aux intérêts du théâtre. Présenter des *folies* sur la scène comique, c’est l’ouvrage même de la *raison* : le censeur voudrait-il que Molière se moquât de la *raison*, et l’exposât sur la scène *à la place de la folie* ?

Par une contradiction frappante, après avoir accusé Molière d’avoir mis la folie à la place de la raison, le défenseur des femmes ajoute : *Armande et Philaminte sont des êtres très ridicules, j’en conviens, et qui méritent qu’on en fasse justice.* Si Molière a fait justice de ces êtres très ridicules, comment a-t-il mis la folie à la place de la raison ? Je crois que le reproche s’appliquerait avec plus de justice à M. Thomas, qui paraît, dans toute cette discussion, avoir mis le préjugé à la place de la raison.

Le critique s’élève contre la *grossièreté franche et bourgeoise du bonhomme Chrysale*, qui *renvoie sans cesse les femmes à leur dé, à leur fil, à leurs aiguilles, et ne veut pas qu’une femme lise et sache rien, hors veiller sur son pot*. Ce personnage *n’est plus*, dit-il, *du siècle de Louis xiv : c’était remonter à deux cents ans, c’était oublier que les mœurs d’un siècle sont incompatibles avec celles d’un autre, et que, par un certain enchaînement de vertus et de vices, il y a un progrès nécessaire de lumières comme de mœurs, auquel il est impossible de résister*.

Si Molière avait peint dans Chrysale un caractère et des mœurs d’un autre siècle, il aurait fait un très mauvais rôle comique : attribuer à un personnage, qu’on suppose du temps de Louis xiv. Les idées et le langage qu’on avait deux cents ans auparavant, c’eût été pécher contre la première règle de l’art :

Des siècles, des pays étudiez les mœurs.

Comment donc M. Thomas, après avoir avancé que Chrysale *remonte à deux cents ans*, déclare-t-il qu’il ne prétend point *blâmer ce rôle comme rôle comique*, et qu’il *est du plus grand effet* ? Quel poète pourrait jamais se flatter d’être applaudi, et de produire de l’effet dans une comédie, en peignant les mœurs qui existaient il y a deux cents ans ? Il rebuterait tous les spectateurs. Je suis toujours surpris et même un peu honteux de trouver si peu de sens et de logique dans des hommes qui ont eu, vers la fin du dernier siècle, tant de réputation, de lumières et de sagesse, et qui avaient la prétention de nous réformer.

Chrysale est véritablement un bon bourgeois du siècle de Louis xiv, plein de sens et de raison : c’est à bon droit qu’il s’emporte contre la manie de sa femme, qui, perdue dans les hautes sciences, ne sait pas gouverner ses domestiques, et néglige absolument le soin de son ménage. Il exagère sans doute, parce qu’il a beaucoup d’humeur, et ses boutades sont plaisantes, parce que ce sont des hyperboles dictées par une colère très bien fondée et vraiment comique ; mais Chrysale ne *renvoie pas sans cesse les femmes à leur dé et à leurs aiguilles* ; il dit qu’autrefois on les y renvoyait, et il pense qu’on avait alors raison :

Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,

Qui disaient qu’une femme en sait toujours assez

Quand la capacité de son esprit se hausse

À connaître un pourpoint d’avec un haut-de-chausse.

Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;

Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;

Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,

Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.

Les femmes d’à présent sont bien loin de ces mœurs ;

Elles veulent écrire et devenir auteurs ;

Nulle science n’est pour elles trop profonde.

Chrysale est donc un vieillard qui

Plaint le présent et vante le passé,

qui fronde les mœurs de son siècle. Il ne prétend pas que sa femme et sa fille ne fassent que *veiller sur son pot*, mais veut qu’elles veillent sur leurs gens, et que leur première science soit celle du ménage. Aujourd’hui même, où les mœurs du siècle de Louis xiv sont regardées comme les mœurs du vieux temps, il y a encore beaucoup d’honnêtes gens qui pensent comme Chrysale, et qui gémissent de voir l’intérieur de leurs maisons livré au désordre, tandis que leurs femmes sont dans des assemblées littéraires ; ces honnêtes gens n’en sont pas moins de *leur siècle*, quoiqu’ils en déplorent les abus : la raison, le bon sens, la vérité, les droits de la nature sont de tous les siècles.

Il ne faut pas s’imaginer que ce ridicule du bel esprit et de la science fût bien commun sous Louis xiv ; il était concentré dans quelques coteries de femmes riches et titrées, qui, par leur rang et leur fortune, se croyaient autorisées à dédaigner les qualités essentielles à leur sexe. Quelques bourgeoises extravagantes se donnaient les airs d’imiter ces grandes dames : ce furent particulièrement ces folles subalternes que Molière eut dessein d’immoler à la risée publique ; le succès qu’il obtint prouve que la maladie n’avait pas gagné la masse de la société, et que les femmes infatuées de science étaient encore fort rares.

Il est assez comique de voir M. Thomas donner des leçons à Molière sur l’art de la comédie. Selon lui, l’ouvrage de Molière eût beaucoup mieux valu si, au lieu de faire contraster ses deux folles avec Chrysale, *qui est donné pour l’homme raisonnable de la pièce, et qui n’est que l’homme raisonnable d’un autre siècle*, il leur avait opposé une savante aimable et modeste dont il trace fort au long le portrait : cette savante est la mère du fameux auteur de *Delphine*. Le public a jugé que le pinceau était beaucoup trop complaisant, et n’a pardonné l’infidélité de la peinture qu’au zèle officieux de l’amitié et de la reconnaissance.

Il y a encore ici une contradiction évidente ; car M. Thomas convient lui-même que *les femmes, sous Louis xiv, furent presque réduites à se cacher pour s’instruire et à rougir de leurs connaissances comme dans des siècles grossiers elles eussent rougi d’une intrigue*. L’opinion que la science n’était pas faite pour les femmes, fut donc presque générale dans le siècle de Louis xiv, de l’aveu même de M. Thomas ; et par conséquent Chrysale, qui avait cette opinion, n’était pas *d’un autre siècle*, mais bien du siècle de Louis xiv.

Je n’ai rien dit d’un certain petit galimatias que j’ai cité plus haut, de *ce progrès nécessaire de lumières comme de mœurs*, produit *par un certain enchaînement de vertus et de vices*. Que dire de ce qu’on n’entend pas ? On voit seulement que M. Thomas fait allusion à ce système métaphysique de *perfectionnement*, soutenu avec tant de fracas par la fille de son héroïne, par cette madame de Staël, dont on pourrait dire :

*O matre doctâ filia doctior* !

« Ô d’une mère savante fille plus savante encore ! »

La comédie des *Femmes savantes* est froidement jouée par tout l'arrière-ban des acteurs, d'où il résulte que la plupart des personnages sont des caricatures ; elle est diamétralement opposée au ton et au goût dominant, et cependant c'est une des comédies de Molière, non seulement les plus admirables du côté u génie et de l'art, mais des plus sages, des plus profondes et des plus utiles aux mœurs.